

Liliane Wouters

Fragments d'une autobiographie

Champs de houblon près de la Dendre,
peupliers des chemins de Flandre,
Les petits jardins de légumes, les
groseilliers qui servent de haies,
les champs dont chaque arpent a dû coûter
son prix de sueur, de procès,
la morne terre en route vers le sale
horizon, le grand ciel bouché,
l'herbe à vache, les prés à bouses,
le pont qui arrondit le dos, les douces
eaux lentes des canaux et leurs relents
de moisissure sous la pluie,
l'odeur suave du printemps,
les bourdonnements de l'été.
les saules têtards des ruisseaux,
les conciliabules d'oiseaux...
« J'aimais tant les entendre » dit
en mourant, Gezelle, le poète.
Son nom veut dire « compagnon ».
Comme Pouchkine, on ne peut le traduire.
L'un en russe dit ce que, dans leur sang,
depuis toujours, les Russes traînent,
l'autre ce que ressent,
entre la dune blonde et le vent rude,
le peuple de la mer, de Bruges à Dixmude
«Gris-argent ses poèmes avec
un côté quelque peu pompe funèbre».
C'est ce qu'en pensait Rilke. Et je dirais
comme lui si je ne lisais
Gezelle qu'en français.
Tout son génie est dans sa langue, tout
ce qu'il a chanté ne se chante
que dans le doux parler de la West-Flandre.
O krinklende winklende waterding!
Pas besoin de comprendre.
Les traducteurs pourront grincer des dents
L'alouette parle alouette,
l'hirondelle hirondelle, le Flamand, Gezelle.
Non le raide jargon des calvinistes
bataves, la langue puriste
bien frottée au papier de verre,
mais celle de Clémence, ma grand-mère.